

Le 1^{er} octobre 1941, vous êtes entrée dans un groupe de résistance. 1941, c'est tôt ça !
Euh oui !

J'aimerais savoir qu'elle fut la première forme de Résistance à Prats ?

A Prats-de-Mollo, il y avait notre groupe et puis un autre groupe.

D'accord. Mais comment avez vous eu connaissance de cette Résistance ?

Nous avons eu la visite du Commissaire de Police ABONNEL, qui est devenu Commissaire de Police à Nice, après la Guerre. Il est venu avec son adjoint. Il nous a dit : « voilà, on est en train de former un groupe de résistants pour organiser le passage pour rejoindre de Gaulle. Vous êtes très bien placés à tous les points de vue, vous faites hôtel, donc vous pouvez recevoir les gens, secondement vous êtes bien placés parce qu'il n'y a pratiquement personne autour, donc le quartier est libre ».

A l'époque, le quartier n'était pas du tout pareil, il n'y avait que l'Hôtel et à côté, la maison et le garage des PAGÈS-XATARD qui nous ont toujours aidé en cas de besoin. Il n'y avait aucune des autres maisons que l'on peut voir actuellement.

On a discuté, et on nous a demandé de trouver quelqu'un qui puisse joindre le Consulat d'Angleterre à Barcelone. On a aussitôt cherché parmi nos connaissances et on a proposé un jeune espagnol (Pedro PUIG) et un jeune français (Jean PAGÈS). Alors il nous ont dit est-ce que vous pouvez recevoir tous les gens qui veulent passer en Espagne, si oui on vous les enverra ?

Le car s'arrêtant devant l'Hôtel, les gens pouvaient y descendre facilement, et dès le lendemain matin partir pour l'Espagne.

C'était à quelle époque ?

Assez rapidement on a vu arriver « nos clients particuliers ». Ils venaient de loin, il y en avait qui venaient d'Allemagne, il y en avait qui venaient de Norvège, il passait des officiers, des aviateurs, des Anglais, on en a connu des Anglais, il est même passé un ministre, je ne me rappelle plus son nom.

Et nous autres on les recevait, on s'occupait d'eux. On me portait des papiers aussi, on me portait de la paperasse que je gardais, et que je donnais à ces deux garçons qui étaient allés voir le Consul de Grande Bretagne, le Consul de Barcelone. Mais cela n'a pas été facile pour arriver à faire une liaison convenable. Les Anglais ont voulu prendre des renseignements, alors ça a pris du temps.

Des renseignements sur vous ?

Des renseignements sur nous tous oui ! Sur les deux garçons, pour savoir qui ils étaient, si ce n'étaient pas des ennemis.

Et après l'accord ?

Après, ça a marché très bien, les papiers et les gens passaient. Ces garçons s'occupaient de faire passer en Espagne ceux qui venaient, quels qu'ils soient, ceux qui venaient pour des raisons politiques, militaires, raciales ou autres. A ces deux garçons, ils donnaient ce qu'ils voulaient, ils leur donnaient une somme ou ils ne leur donnaient rien, s'ils n'avaient pas d'argent ils les aidaient quand même. Coté espagnol ils étaient souvent accueillis, il y en a beaucoup qui ont réussi à traverser l'Espagne. A la fin de la guerre, j'ai eu des visites en quantité astronomique de ceux qui avaient réussi. Par contre il y en a beaucoup d'autres qui sont passés par le camp de Mirandar.

Dites moi comment ça se fait qu'un Commissaire de Police de Céret et son adjoint, viennent à Prats-de-Mollo vous voir directement ?

On était contre les Allemands et cela se savait.

Mais ce qui me paraît étonnant, c'est qu'ils viennent vous voir de but en blanc, comme ça, parce que c'est très dangereux pour vous, mais aussi pour eux !

Eh mais oui, mais parce qu'ils devaient savoir, ils connaissaient déjà la maison, ils venaient manger à la maison, ils nous connaissaient, ils...

Ah vous connaissiez depuis longtemps, cet ABONNEL?

C'était un client de la maison.

Ah ! D'accord.

C'était un client de la maison.

Alors à nous autres bien sûr, ils nous ont expliqué l'histoire, on a accepté de suite, moi ça a été une réjouissance (rire) d'accepter ça, il me semble que je me suis dit que c'était la guerre et que au moins cela faisait un petit quelque chose d'utile à faire.

Une animation ?

Une animation (rire) ! Oui une animation.

Comme vous me le disiez, hier, c'était pas du courage, c'était de l'inconscience.

Oui, oh oui, beaucoup, beaucoup d'inconscience, et beaucoup de chance !

Alors, si je comprends bien, il y avait vous...

Mon père, ma mère et ma sœur.

Et eux. Qu'est-ce que pensait votre famille de ça ?

On pensait la même chose tous.

Vous étiez tous d'accord.

Nous étions tous d'accord, oui.

Et votre père, parce que autant lui pouvait se « mouiller », mais il laissait faire sa femme, ils laissait faire ses enfants ?

Oui, oui, on était tous d'accord.

D'accord.

Oui. Et bien d'accord. Voilà !

Mais enfin ceux qui venaient porter des papiers, nous expliquaient beaucoup plus à moi, vous savez, qu'à mon père, par exemple, c'est à moi qu'ils expliquaient les choses, pour porter ces papiers, pour telle date, il faut qu'ils soient passés, il faut ceci, cela, vous voyez, et les papiers par exemple pour le débarquement en Italie, j'en ai eu, et ils sont arrivés à point là où il fallait.

Mais pourquoi ils les donnaient à vous plutôt qu'à votre père ?

Je n'en sais rien.

Et pourquoi pas à votre sœur ?

Je n'en sais rien.

Page 1/43

Donc ABONNEL, le Commissaire de Police de Céret venait de temps en temps, avec son adjoint ?
Oui ou bien son adjoint tout seul aussi.

L'adjoint tout seul.

C'était lui qui portait les papiers, des documents, vous voyez.

Des armes ?

Des armes non.

Est-ce que vous, vous étiez armée ? Vous ou votre père ?

Non

Non. Est-ce que vous receviez de l'argent pour ce que vous faisiez ?

Non, pas un centime.

Vos contacts, ceux qui faisaient les passages, le Français et l'Espagnol, la Résistance leur donnait de l'argent ou pas ?

Non, ils ne faisaient pas ça pour ça. Ils recevaient ce que les gens voulaient bien leur donner, s'ils voulaient leur donner quelque chose. Mais ils n'exigeaient rien.

Vous étiez en contact avec différentes équipes ici dont une du ministère...

Il y en avait deux, dont une dirigée par quelqu'un du Ministère de l'Intérieur venu à Prats.

Page 2/43

Donc on a choisit votre hôtel parce que c'est un hôtel, qu' il y avait beaucoup de monde qui y passait et qu'il était très bien situé.

Ah de ce point de vue, tout le monde pouvait arriver sans qu'on sache pourquoi. Ça se voyait un peu, certains se disaient mais comment se fait-il qu'il y ait tant de monde, mais ils ne savaient pas pourquoi, vous comprenez ?

Mais vous aviez de quoi les nourrir ?

On les nourrissait avec ce dont on disposait. Ils arrivaient presque tous avec des tickets. Pour partir en Espagne ils n'en avaient plus besoin, alors ils me laissaient leurs tickets. Et moi ces tickets me permettaient d'acheter pas mal de choses.

Mais les gens ils ont bien dû vous voir. Tiens il y a beaucoup de gens qui passent chez vous ...

Oui alors on disait que c'était le syndicat de l'hôtellerie qui nous donnait des tickets. On recevait aussi vraiment des tickets de l'hôtellerie. Ils nous en donnaient en proportion du travail que l'on faisait.

De 1940 à novembre 1942 il n'y a pas d'Allemands ici, mais la police prend des mesures de rétorsion pour tout ceux qui aident la Résistance ?

Oh oui.

Page 3/43

Vous n'avez pas eu peur ?

(rire) Je vous dis qu'on était inconscient. Mais on faisait attention, on n'en parlait pas beaucoup. Les gendarmes étaient au courant je ne sais pas comment, mais enfin ils le savaient. Ils savaient, ils ne disaient rien.

Les gendarmes de Prats ?

Oui.

Ils étaient nombreux ?

Il étaient 4 ou 5.

Page 4/43

Et vous n'avez pas eu peur?

Non, on n'y pensait pas. C'était je vous dis, de l'insouciance.

Vous faisiez parti du réseau Alibi, ou du réseau Jean de Vienne ?

Des deux.

Ah des deux.

Les deux. On était en contact avec trois réseaux, qui nous envoyaient les gens qui voulaient passer en Espagne.

Quel était le troisième ?

Le troisième, je ne me rappelle pas son nom, les gens venaient du côté de Bordeaux, par là-bas.

Ah ils traversaient la ligne de démarcation.

Oui, oui bien sûr, puis ils essayaient de trouver un guide, quelqu'un pour passer en Espagne. Lorsque les deux garçons qui les accompagnaient, ont été pris par les Allemands, celui qui était du Ministère de l'Intérieur, est venu et il m'a demandé : « qu'est-ce que vous en pensez ? Comment pourrait-on faire ? », j'ai dit ma foi nous sommes à côté de la frontière, « oui, mais comment sauront-ils le chemin ? », j'ai dit : « c'est facile le chemin pour aller à la frontière. Il y a le Canidell, c'est un affluent du Tech, et il prend sa source juste à la frontière. Ils n'ont qu'à suivre le Canidell et ils arriveront ». Mais ce n'était pas facile, parce qu'il avait été raviné par l'inondation (Aïguat). Quand ils sont revenus, ils ont dit qu'ils s'en étaient vu, d'autant plus qu'il y avait beaucoup de femmes âgées à l'époque. Mais enfin il n'y a personne qui a été pris en passant par là.

Mais quand vous disiez qu'il y avait des personnes âgées, j'aimerais savoir qui vous receviez ici et qui faisiez vous passer ?

Ils venaient avec une recommandation.

Recommandation de qui ?

Une recommandation de monsieur ABONNEL. Ou du Colonel FETY, il avait un ami qui était son lieutenant, il accompagnait beaucoup de monde.

Mais le colonel FETY c'était le chef d'ABONNEL ?

Non, je ne crois pas.

Page 5/43

Ils se connaissaient FETY et ABONNEL ?

Je ne sais pas

Et est-ce que FETY savait que vous travailliez pour ABONNEL ?

Oui, il n'y avait pas de raison pour que je le cache.

Et ABONNEL savait que vous travailliez aussi pour FETY ?

Eh bien oui certainement, je ne me rappelle plus, mais certainement.

Donc le Colonel FETY travaillait pour le réseau Jean de Vienne.

Oui.

Et ABONNEL ?

Eh bien pour l'autre, pour le réseau Alibi

(Le réseau « Jean de Vienne était rattaché au réseau « Alibi »)

C'est assez étonnant que vous ayez travaillé pour deux réseaux. Si vous vous faisiez attraper, c'était un risque énorme !

Oui je sais. Mais vous savez on n'y pensait pas à tout ça. Maintenant on réfléchit, on se dit ça pouvait arriver, mais ça n'est pas arrivé. Nous avons eu longtemps des réunions à Perpignan, dans une maison où on se donnait rendez-vous, on portait des papiers, on inscrivait les endroits par où on les faisait passer, ... et puis il n'est rien arrivé non plus, je suis étonnée, c'était chez monsieur SOUBIELLE, un marchand de vin. On y arrivait avec un panier et des bouteilles, vides. Alors comme ça les gens qui étaient dans la boutique du marchand de vin se disaient que nous étions des clients qui venaient chercher du vin. Et puis nous passions par une petite porte et on se retrouvait, dans une pièce, où on discutait de toutes ces choses là.

Vous pouvez m'en dire un peu plus sur ce colonel FETY?

Ce Colonel FETY était le commandant qui faisait la police dans le département.

C'était un commissaire ou un commandant ?

On l'appelait commandant.

Page 6/43

C'était un militaire alors.

C'était un militaire, oui parce que je crois que cette police était militaire. Cette Police a été dissoute après la guerre.

Et il était à Perpignan ?

Il était à Perpignan oui.

Vous me dites que le colonel (commandant) FETY était de la police et je vois que ABONNEL était commissaire de police, donc c'était peut-être le même ensemble ?

Peut-être, peut-être bien. ABONNEL, était dans la police courante. Il était de la police comme il y a maintenant. Tandis que celle de FETY c'était une police qui a été créée pendant la guerre.

(GMR : Groupes Mobiles de Réserve créés le 23 avril 1941 par le gouvernement de Vichy pour participer aux actions de police dans la zone non occupée. Les premiers groupes furent créés dans 5 villes du Sud de la France dont Perpignan. 32 « Commandants de Gardiens de la Paix » furent recrutés notamment parmi les officiers de la Marine, de l'Armée de Terre et de l'Air. D'où l'appellation commandant pour un officier qui avait le grade de colonel dans l'Armée.).

J'aimerais savoir qui vous receviez ? Vous m'avez dit tout à l'heure des Anglais ?

Oh un peu de tout (rire), des Anglais, des Hollandais, des Belges, vous savez, ils venaient ici, et il fallait leur trouver quelqu'un qui leur indique le passage.

Et comment vous faisiez pour vous faire comprendre ?

Il y en avait quelques-uns qui parlaient français, ou alors ils me portaient des lettres.

Ah, des lettres, des lettres de recommandation.

De recommandation, oui.

Du commandant FETY.

Oui.

Vous en avez reçu beaucoup ? Des aviateurs ? Qui avaient été abattus en France ?

Oui, qui avaient été abattus.

Vous aviez le temps de discuter un petit peu avec eux ?

Oui, mais je ne parle pas anglais, ils étaient toujours accompagnés par quelqu'un qui les comprenait, vous voyez.

Page 7/43

Ils restaient longtemps à l'hôtel ?

Non ! Le lendemain matin ils fichaient le camp !

Ils arrivaient la nuit ?

Ils arrivaient à n'importe quel moment, et il y en avait qui venaient en voiture. L'adjoint du colonel FETY dont je vous ai parlé conduisait une camionnette. Alors avec cette camionnette il transportait ceux qui devaient passer. Il disait toujours qu'il accompagnait des prisonniers qui devaient travailler dans les bois autour d'ici.

Donc quand vous receviez ces aviateurs, tous ces étrangers qui devaient passer la frontière, il restait moins de 24 heures.

Oui, et il fallait aussi leur donner de nouveaux papiers. Pour que les espagnols ne les renvoient pas, ils portaient sans leurs pièces d'identités. Ils donnaient de fausses adresses. Les cartes restantes je les donnais à la police de Céret, à monsieur ABONNEL. Et monsieur ABONNEL s'en servait pour donner à ceux qui n'étaient pas encore passés.

Page 8/43

Mais vous gardiez ici des faux papiers ? Enfin, les vrais papiers que vous donniez ...

J'en ai gardé un peu, et les autres ont été brûlés, chez mon grand-père. Quand on a été arrêté, il les a brûlés dans la cheminée, même les papiers que les gens avaient laissés et qu'ils devaient venir chercher après la guerre.

Les gens qui venaient ici pour traverser la frontière, ils venaient vous m'avez dit quelquefois en voiture ?

C'est à dire que c'est la police qui les accompagnait, FETY ou son adjoint.

Mais ils ne pouvaient pas traverser en voiture ?

Non, il fallait passer à pieds avec un guide, et le jour où les guides ont été « cueillis » par les Allemands, il a fallu qu'ils passent par le Canidell. On les faisait descendre derrière l'hôtel au bord du Tech, et à cinquante ou cent mètres ils trouvaient sur la gauche le Canidell, qui mène près de la frontière. En quelques mètres ils étaient en Espagne. il y avait des voitures qui venaient puis qui repartaient. Il y eu des fois où il nous est arrivé d'avoir des autobus pleins, ils avaient pu passer, ils avaient des papiers pour passer. Il y avait des fois des autobus pleins.

Mais vous avez fait passer des centaines de personnes !

Oui.

Les faux papiers, enfin les vrais papiers...

Je les prenais

...vous les gardiez, mais c'était extrêmement dangereux !

Oui je sais. Les Allemands m'ont trouvée avec les papiers et le porte-monnaie d'un lieutenant, canadien.

Page 9/43

Parmi les groupes qui faisaient de la résistance, il y avait le vôtre qui était en contact avec ABONNEL à Céret

Et avec monsieur FETY et son adjoint à Perpignan.

...avec le commandant FETY à Perpignan et avec l'homme du Ministère de l'Intérieur qui s'occupait des ...

Des prisonniers, des voleurs, des petits prisonniers.

...donc il y avait ces trois là, plus les frères TRECHAUD (orthographe non sûre) qui étaient dans l'armée. Comment sont ils venus à Prats de Mollo ?

Et bien ils y sont venus par l'intermédiaire de la police de Céret.

Page 10/43

Et monsieur SOUBIELLE ? Il faisait partie aussi du réseau Jean de Vienne ?

Oui avec le commandant FETY.

Il y avait des renseignements que vous transmettiez en Espagne ?

Oui mais c'étaient les courriers qui les portaient.

Ces renseignements, qui est-ce qui vous les donnait ?

Ah bien c'était aussi bien les uns que les autres, ABONNEL, FETY, ...

Qu'est-ce qu'il y avait comme documents que vous donniez à ces courriers espagnols ?

Oh c'était des renseignements militaires. On utilisait des mots de passe.

C'est vous qui avez voulu être Force Française Combattante ?

Non, on m'y a mise d'office.

Page 11/43

Qui c'est qui vous y a mise d'office ?

Le commandant FETY

Donc vous commencez à faire de la résistance, tout commence à se mettre bien en place, vous faites passer des gens, mais les forces de Vichy, c'est à dire la police, la gendarmerie comment réagissent t-elles ?

Les gendarmes sont venus quelques fois, à certains moments il y avait un brigadier qui cherchait des histoires. Parce qu'on recevait du monde il voulait savoir ce que c'était, il avait fait des rapports. On lui a expliqué ce qu'il en était et ça c'est arrêté.

Mais qui est ce on ? Vous avez été le voir ?

Les deux passeurs, l'Espagnol et le Français lui ont expliqué qui étaient ceux qu'ils conduisaient.

Vous rappelez vous de leur prénom et de leur nom ?

Un s'appelait Jean, et l'autre, l'espagnol Pedro. Pedro et Jean.

Page 12/43

C'était des garçon du village ?

Jean oui, mais l'espagnol non, il était venu ici pour travailler.

Cela prenait longtemps pour passer en Espagne ?

Quelques heures. ils partaient le matin et ils revenaient le soir. Ou ils revenaient le lendemain, ça dépendait s'ils savaient qu'il y avait de la police dans la montagne, ils se cachaient et puis ils rentraient plus tard.

Ils faisaient ça en été...

Tout le temps.

...en hiver aussi ?

En hiver aussi.

Il n'y a pas de neige dans la montagne ?

Non il n'y en avait pas beaucoup. Si il y avait de la neige, eh bien ils n'y allaient pas, voilà, un point c'est tout.

Mais en attendant ceux que vous deviez faire passer, ils attendaient ici !

Oui, il nous est arrivé de garder 6 garçons, 6 jeunes hommes qui étaient étudiants dans un école militaire du côté d'Avignon, ceux là on les a gardés. On nous avait dit de les aider parce que c'était des enfants de militaires, qui étaient avec De Gaulle. C'est un garçon de Thuir qui les a accompagnés. Ils nous a dit : « je reviendrai, je porterai tout ce qu'il faut pour qu'ils puissent passer en Espagne ». Il n'est jamais revenu. On a su après, bien plus tard, qu'il avait été pris et qu'il est mort en déportation sans avoir parlé. On a attendu 5 ou 6 jours, et on a trouvé que cela faisait long, alors on les a fait partir et ils se sont débrouillés. Il y en a deux qui sont venus nous voir après la guerre, en famille, mariés avec des enfants.

Page 13/43

Ces garçons ils avaient quel âge ?

Ils étaient jeunes, ils étaient étudiants.

Mais ils sont partis à travers la montagne ?

Avec un guide.

Mais il n'y avait pas encore les Allemands ?

Non.

C'est ce que je voulais savoir. Et les Juifs, avant que les Allemands n'arrivent ?

Les Juifs, il en est passé pas mal.

Et comment vous le saviez qu'ils étaient Juifs ?

Ils nous le disaient.

Ils n'avaient pas peur que vous les dénonciez ?

Non, ils avaient confiance. On les envoyait ici en leur disant d'avoir confiance.

Et qui est-ce qui vous les amenait ces Juifs ?

Oh les uns ou les autres qui connaissaient l'hôtel. Vous savez dans un village on sait qu'un tel connaît un tel, etc

Et bien justement, cela facilite les dénonciations !

Oui.

Page 14/43

A partir de quelle époque avez vous commencé à rencontrer des Juifs ?

Dès que les Allemands ont envahi toute la France...

En 1942 ?

Tant qu'il y avait la ligne de démarcation ils pouvaient venir ici, ils avaient la liberté de se déplacer dans les régions non occupées.

Donc vous avez rencontré des juifs, beaucoup ?

Pas mal. Ils partaient souvent en groupe. Par exemple ils passaient des familles entières.

Famille, femmes et enfants, à travers la montagne !

Oui, oui, à travers la montagne.

Ça devait être dur !

Oui !

Et ils vous disaient pourquoi ils étaient...

Ils parlaient parce qu'ils avaient peur des Allemands, et ils voulaient pas être pris par les Allemands.

Quand ils arrivaient à Prat-de-Mollo, ils portaient l'étoile ?

Non ! Ils arrivaient par l'intermédiaire de gens qui leur avaient donné des renseignements, ceux de Perpignan ou bien ils arrivaient par l'intermédiaire de 3 ou 4 personnes.

Mais avant que les Allemands soient arrivés, vous en aviez vu des Juifs ?

Peu, ils étaient dans le sud de la France, et dans le sud de la France on ne les cherchait pas.

Page 15/43

Par contre, vous faisiez partir des gens vers l'Espagne, mais est-ce que vous avez eu des gens qui venaient d'Espagne, enfin, qui passaient en France ?

Qui venaient en France, non.

Le 11 novembre 1942 les Allemands envahissent la Zone Libre. Comment ça c'est passé ici ?

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de ça, je crois que ça c'est passé assez tranquillement. Les Allemands sont venus, ils sont venus un point c'est tout. La Gestapo s'était installée à Arles sur Tech et à Perpignan. Ici à Prats. ils étaient un vingtaine, c'étaient des douaniers.

Comment vous saviez qu'ils étaient douaniers ?

Et mais parce qu'ils l'ont dit. C'étaient d'anciens douaniers vous savez.

Ils parlaient français ?

Non, mais il y a toujours quelqu'un qui les comprend et qui dit ce sont des douaniers. C'était des gens âgés.

Ah !

Il y en a qui n'étaient pas pour Hitler.

Comment vous le saviez qu'ils n'étaient pas pour Hitler ?

Parce que quand on a été arrêtés ils nous l'ont dit.

Page 16/43

Oui mais ils vous ont quand même arrêtés.

Ce n'est pas eux qui nous ont arrêtés, c'est la Gestapo qui nous a arrêtés, il y avait les douaniers avec leurs fusils pour nous garder, et ils nous disaient de nous taire, c'est tout ce qu'ils nous disaient.

Donc il y a une vingtaine de soldats allemands qui sont arrivés. Ils logeaient où ?

Ils étaient en ville, dans une maison dans le bourg. Ils logeaient tous au même endroit.

Il y avait des officiers parmi eux ?

Je ne crois pas. C'était la Gestapo qui les commandait, je crois qu'ils étaient sous la coupe de la Gestapo.

Ils n'étaient pas beaucoup, vingt douaniers pour surveiller Prats ?

Ils ne devaient surveiller que la frontière. Parce qu'ils ne voulaient pas que l'on ait des relations avec l'Espagne. Ils voulaient empêcher le passage de renseignements et le passage de ceux qui allaient rejoindre De Gaulle.

Quand les Allemands sont arrivés, quelle a été la réaction de la population de Prats ?

Vous savez les gens avaient peur. La nuit on ne sortait pas, les fêtes étaient annulées et les réunions plus ou moins interdites, les gens essayaient de ne pas se faire remarquer.

Comment ça s'est passé ?

On a été obligé de leur donner la marchandise qu'ils réclamaient, si on en avait. Et puis ils inspectaient, la maison ou le bar. Ils venaient de temps en temps, vous savez, ils rentraient à l'improviste pour demander qui était là. C'est ce qui a fait arrêter les deux garçons dont je vous ai parlé, les deux passeurs, l'espagnol et le français. Ils vérifiaient la liste des clients. Ils regardaient, ils demandaient qui ils étaient, s'ils étaient du village. Des fois ils rentraient et ils faisaient le tour, des fois ils consommaient et puis ils s'en allaient

Vous n'aviez pas d' « ausweis », de « laissez-passer » ?

Non.

Est-ce qu'il y a eu des actes de représailles ?

Non, non.

Il y a eu des coups de feu qui ont été échangés à Prats ?

Non.

Il y a eu des meurtres ?

Non. Au départ peut-être il y a eu quelques coups de feu mais c'est tout.

Est-ce qu'il y a eu des rafles à Prats ?

Non.

La Gestapo.

La Gestapo et bien elle venait souvent, elle venait assez souvent, elle faisait le tour du village, allait à la mairie.

La Gestapo qu'est-ce qu'elle a fait ici ? A part votre arrestation ! (19 février 1943)

Ils ont arrêté les deux jeunes Jean et Pedro. Comme ils s'occupaient des passages et que cela commençait à devenir difficile, il avait été entendu qu'ils partiraient à Montferrer, un village qui est à vingt kilomètres d'ici, pour faire du charbon. Sous prétexte d'y faire du charbon avec des prisonniers, Montferrer devait servir de lieu de regroupement. Dans la salle de restaurant, Jean et Pedro ont pris des tables et ils ont étalé une carte dessus, pour étudier la situation. Ils cherchaient le lieu qui conviendrait le mieux pour les passages, parce qu'ils ne connaissaient pas très bien la montagne de ce côté là.

Je leur ai dit « les Allemands se promènent par ici, faites attention montez dans ma chambre ». Ils savaient où était ma chambre, ils y mettaient des papiers, ils y mettaient des tas de choses dans ma chambre. « Montez dans ma chambre et regardez cette carte dans ma chambre ! ». « Oh on aura vite fait ! ». Les Allemands sont arrivés et ils les ont amenés. Ils ont pris tout, même les cartes. Moi quand je suis descendue, j'ai été étonnée, je ne les voyait plus et on m'a dit qu'il y avait eu la Gestapo qui était venue et qu'ils étaient ressortis ensemble.

Et ils ne vous ont pas arrêtée ?

Eh je n'y étais pas, j'étais dans ma chambre, moi, à ce moment-là.

Et alors ?

Non et ben non ils n'ont pas cherché autre chose, ils n'ont pas cherché pour quelle raison ils étaient là.

Il étaient repérés ?

Non je ne crois pas, comme je vous ai dit des fois ils rentraient pour voir ce qui se passait.

Ce sont les douaniers qui les ont arrêtés ?

Ce sont les douaniers, et la Gestapo est montée après.

Page 25/43

Dîtes-moi , est-ce qu'il y a eu d'autres arrestations de la Gestapo ?

Peu.

Page 26/43

Une fois que Pedro et Jean ont été arrêtés, vous avez fait quoi ? Il n'y avait plus de passeurs !

Eh ben c'est ce que je vous ai dit, on les faisait monter seul par le Canidell

Mais c'est vous qui vous en chargiez ?

Nous on leur indiquait le chemin et puis ils partaient.

Et c'est toujours FETY qui les amenait ?

Les deux réseaux. On leur avait expliqué ce qu'il en était, et ils ont trouvé que c'était très bien.

Et les douaniers ? ils n'ont pas fouillé votre maison après l'arrestation de Pedro et Jean ?

Après la nôtre oui.

Après l'arrestation de Jean et de Pedro...

Non, non.

Pourtant ils les trouvent..., ils les trouvent chez vous avec des cartes et ils ne fouillent pas la maison ?

Non, ils ne fouillent pas la maison, je vous ai dit que nous avons eu des tas de chances. Figurez-vous que moi quand on m'a arrêtée, j'avais des papiers que l'on m'avait donnés...

Est-ce que vous avez reçu de novembre 42 jusqu'à votre arrestation, des agents anglais ?

Oui des Anglais il en est venu. Des agents, je ne sais pas si c'étaient des agents, mais nous avons eu des Anglais qui sont passés.

Des Juifs ?

Des militaires juifs qui s'enfuyaient.

Et qui passaient par là ?

Qui passaient par là.

Ils sont passés par où ?

Il y en a qui sont passés par chez nous, il y en a qui sont passés par la Cerdagne, il y en a qui sont passés par ailleurs. A propos de la Cerdagne, j'ai lu un livre où il est écrit que les Cerdagnols sont étonnés que tous ces gens qui sont passés, ne soient pas revenus les voir après la Guerre. Moi je trouve ça étonnant, parce que moi j'ai eu des visites en quantité.

On a eu nous autres des visites en quantité, mais ici il y a l'hôtel, alors vous savez ils venaient à l'hôtel, à mon avis ils venaient faire voir à leur famille le lieu par où ils étaient passés, mais ils ne cherchaient pas à le faire savoir, par exemple en allant à la mairie ou au syndicat d'initiatives. Moi je l'ai su parce qu'ils passaient à l'hôtel ou qu'ils s'arrêtaient pour manger.

Ces Juifs ils arrivaient soit par l'intermédiaire du commandant FETY, soit par...

Ils venaient envoyés par un réseau ou par une association.

Vous discutiez avec eux ?

Si on pouvait discuter, bien sûr.

Et ils vous disaient qu'ils étaient Juifs ?

Oui.

Donnez moi quelques exemples.

On discutait, ils me disaient qu'ils étaient juifs et ils parlaient. Justement parmi eux il y a eu dans un groupe une femme qui s'est fait mal à la jambe, et après la Guerre elle est revenue et elle m'a dit : « si vous saviez ce que ça été dur ! ». Elle s'était fait une entorse à cause des pierres. C'était une famille ça, il y avait des enfants qui étaient grands et tout.

Vous en aviez souvent des familles ?

Il y en a eu, maintenant souvent, il y en a eu. Je ne peux pas vous dire.

Ils venaient avec des valises ?

Oui ils venaient avec des valises. On gardait des papiers, on gardait les valises et certaines choses, comme de l'habillement.

Et vous les mettiez où ?

On les portait chez mon grand-père.

Où il habitait votre grand-père ?

Dans le village. C'est pour ça que quand on a été arrêtés, il y a une personne qui est passée devant la maison, et qui a crié dans la rue : « ils n'ont qu'à aller ici, dans la maison de Bourges (famille de la mère de Catherine GALSOMIAS) et ils en trouveront des affaires, les Allemands ! ». Alors après avoir entendu ça ma tante qui habitait à côté, elle a tout mis au feu.

Votre grand-père il était en relation avec le commandant FETY?

Non. C'était ma tante surtout qui s'en occupait, on portait les valises, il y avait ma tante, la fille de mon grand-père si vous voulez qui vivait avec lui, et on gardait ces valises pour quand ils reviendraient. On y mettait le nom sur les valises. Le nom et l'adresse à qui ça appartenait. Elles étaient numérotées, enfin, il y avait une adresse quoi.

Mais la liaison avec votre grand-père, grand-mère, et leur fille, c'est vous qui la faisiez ? C'est vous qui alliez porter les valises jusqu'à chez votre grand-père ?

Oui c'est moi ou bien quelqu'un de la famille. Moi ou papa en passant, ou ma sœur.

Et ça passait inaperçu ça ?

Et la preuve que non, cette dame qui a crié dans la rue que l'on cachait des affaires chez mon grand-père (rire). Ça n'est pas passé toujours inaperçu. Une fois ça passe inaperçu, mais quand ça recommence...

Pourquoi les avez vous aidés ces Juifs ?

Oh écoutez, moi je n'ai pas de choses mal à dire sur eux. Il n'y a pas de raison que je leur en veuille. Je savais qu'ils étaient malheureux. Je les plaignais surtout, hein, je les plaignais d'être obligés de s'enfuir.

On ne parlait pas de camps de concentration ?

Non. Les camps de concentration on ne savait pas ce que c'était.

Les Juifs eux-mêmes ne savaient pas ?

Même les Juifs ne savaient pas non. Du moins ils n'en parlaient pas.

Donc ils suivaient le ruisseau, ils s'en allaient en Espagne, eux non plus n'ont jamais été arrêtés par les douaniers allemands ?

Non pas sur notre frontière.

Alors si je comprends bien les douaniers ils n'arrêtaient pas ceux qui passaient, ils n'étaient pas bon ces douaniers allemands. Ils étaient inefficaces.

(rire) Il y en avait un qui nous disait toujours que ses enfants étaient dans un camps. Il y en avait qui avaient de la famille qui était emprisonnée.

En Allemagne ?

Et bien oui en Allemagne.

Page 29/43

Y avait-il des prisonniers ici ?

Oui.

Qui travaillaient ?

Oui.

Ils étaient où ?

Ils étaient logés à la caserne.

C'étaient des prisonniers de guerre ?

Non c'étaient des prisonniers de droit commun.

Ils faisaient quoi ces prisonniers de droit commun ?

Il taillaient du bois, ils taillaient les forêts.

Ils étaient gardés ?

Ils étaient gardés. Il y avait des surveillants.

Des policiers ? Des gendarmes ?

Non des surveillants.

Ils étaient nombreux ?

Je crois qu'ils étaient une cinquantaine.

A part le directeur, vous avez eu des contacts ?

Non, on ne laissaient pas sortir les prisonniers.

Mais les gardiens vous les avez vus ?

C'étaient des gens du village.

Page 30/43

Votre arrestation, comment ça c'est passé ? (Fin juillet 1943)

Figurez-vous que le matin, nous avions des amis qui étaient venus à la maison passer quelques jours, qui étaient pensionnaires à l'hôtel. La femme me dit : « je ne sais pas ce que les Allemands cherchent, ce qu'ils font, ils ne font qu'aller et venir ». Elle me dit : « vous savez qu'on est suivi, faites attention, vous n'avez pas beaucoup de monde aujourd'hui qui arrive, méfiez-vous ». Ce jour là j'avais reçu une lettre dans une enveloppe marron, sur laquelle il y avait écrit : Pour Cathy, Hôtel des touristes, Prats-de-Mollo. Je ne l'ai pas ouverte, parce que je voulais attendre qu'on me dise ce qu'il en était. Il y avait un poulailler, alors quand la dame m'a dit que les Allemands ne faisaient qu'aller et venir, ne sachant pas ce qu'il y

avait dans la lettre, je l'ai prise, je l'ai pliée, je suis venue au poulailler, j'ai soulevé une tuile et puis j'ai mis la lettre sous une tuile. Et je suis rentrée à la maison.

Vers 6 heures du soir les Allemands sont venus. Ils ont ramassé tout ce qu'il y avait comme courrier, tout, tout. Dans la maison j'avais deux ou trois lettres que je devais faire partir et donner au courrier. Elles étaient dans une boîte de « picaduros » (petits cigares) avec des documents que je devais faire passer. Mais ces documents ils ne les ont pas pris, parce que quand ils ont fouillé ma chambre après mon arrestation, il n'ont pas trouvé la boîte de cigares dissimulée sous six ou sept chemises de nuit. Quand ils ont soulevé les chemises de nuit, il y en a une qui est retombée sur la boîte, et ils ne l'ont pas vue.

Page 31/43

Quand on est parti pour la prison, j'ai dit en catalan à ma mère : « maman, là dans mon armoire il y a une boîte de « picaduros », il faut la remettre à qui vous savez et aller la porter ce soir ». Ma mère a pris cette boîte et est allée la porter le soir même. Le lendemain matin la Gestapo est venue, a fouillé toute la maison et bien sûr n'a rien trouvé.

Moi pendant mon interrogatoire, je me faisais du souci, je me disais qu'est-ce que c'est que cette lettre que je n'ai pas ouverte et est-ce que ma mère a pu faire partir les autres lettres ?

Pendant l'interrogatoire je leur disais qu'on ne s'occupait de rien, qu'on ne savait rien, je disais « moi on ne m'a rien donné, je ne sais rien et mon père non plus ». Ils m'ont interrogé sur cette enveloppe marron, « il est passé quelqu'un qui vous a porté une lettre ». C'était le chauffeur de l'autobus qui me l'avait donnée. Le chauffeur de l'autobus il était passé en Espagne parce qu'il se savait recherché. C'est assez compliqué toute cette histoire vous voyez. Et ils m'ont dit : « la lettre nous l'avons prise sur le courrier, nous l'avons prise au monsieur qui a un âne et qui porte les lettres que vous faites passer en Espagne ». Vous savez que ça fait peur ça, j'ai été étonnée tout de même, mais j'ai continué à nier. Quand je suis sortie de prison je suis venue vite voir et j'ai retrouvé la lettre marron sous la tuile. Tout ça ils l'avaient monté.

Page 32/43

Après vous l'avez ouverte ?

Après oui !

Et qu'est-ce qu'elle disait cette lettre ?

C'était une lettre qui disait « je vous embrasse, je vais bien alors ne vous faites pas de souci », C'était un texte sans importance. C'était quelqu'un qui donnait des nouvelles de sa gamine, en disant qu'elle allait bien, qu'il se fasse pas du soucis vous voyez, une lettre familiale quoi, rien du tout, quatre mots.

Et dans la boîte de « Picaduros » il y avait quoi comme documents ?

C'étaient des documents qui concernaient l'Italie. (Début du débarquement des alliés en Sicile 10 juillet 1943).

Ce sont les douaniers qui vous ont arrêtés ?

Oui et la Gestapo, il y avait les deux, les douaniers ils faisaient la surveillance avec leurs fusils et il nous disaient tout le temps, parce que moi je donnais les explications en catalan à ma mère du temps que les autres couraient quelque part, par ci par là, il y avait un douanier qui me disait « taisez-vous, taisez-vous » (rire), gentiment, « pas parler, pas parler », il me disait.

Page 33/43

Les quatre Allemands qui ont posé leur revolver sur la table, c'étaient des douaniers ?

Non c'était la Gestapo. Ils nous ont emmenés à Arles sur Tech et nous ont interrogés pendant une semaine de jours. Ils avaient trouvé le portefeuille contenant les papiers de ce Canadien dont je vous ai parlé. Il m'avait donné son portefeuille en me disant : « ce sont des papiers très intéressants, surtout faites attention, conservez-les, vous me les rendez, je les reprendrai après la guerre, faites attention, rangez-les, mettez-les dans un coin sûr ». Et ils l'ont trouvé, ils ont trouvé ce portefeuille dans ma chambre à l'Hôtel.

L'interrogatoire a beaucoup porté sur l'origine de ces papiers. J'ai dit : « écoutez notre maison est un hôtel vous savez, je suis allée aux cabinets et j'ai trouvé ça par terre ». Ils m'ont cru.

Page 34/43

Vous êtes restés combien de temps à Arles ?

A Arles une huitaine de jours, en tout j'ai fait 35 jours de prison. 8 jours à Arles et le restant à la citadelle de Perpignan. Ma sœur a été libérée au bout de 5 jours, et mon père est venu à la Citadelle avec moi et il a été libéré au bout de 21 jours.

Les premiers qui vous ont arrêtée, c'étaient les douaniers ?

Il y avait les deux le jour de mon arrestation.

Et le lendemain...

Le lendemain c'est la Gestapo qui est venue perquisitionner.

Page 36/43

Ils vous ont interrogée en quelle langue ?

En français, Il y avait un interprète. C'était toujours le même.

Ils vous ont interrogés tous les jours ?

A Arles sur Tech, tous les jours oui.

Ils vous ont frappés ?

Non.

Et quand vous étiez à Perpignan ?

Et bien à Perpignan je n'ai pas eu d'interrogatoire.

Page 37/43

Pensez vous que vous avez été dénoncée ?

Non, je ne crois pas. On a soupçonné un moment un monsieur qui habitait ici à côté, mais ce n'est pas lui. Cette enveloppe marron que j'ai reçue, ils me l'ont fait porter par l'un des chauffeurs d'autobus. Le chauffeur d'autobus qui me l'a remise ne savait pas non plus que les Allemands étaient au courant de cette lettre.

Et il l'avait eu d'où cette lettre ?

A Perpignan. On lui avait remise à Perpignan pour me la donner.

Vous ne savez pas qui ?

Je ne sais pas qui non.

Et quand il vous a remis cette lettre il vous a remis toutes les autres lettres en même temps ?

Non, il n'en avait qu'une lui. Les autres sont arrivées un autre jour.

Vous gardiez tout le courrier rassemblé ?

Oui, il y avait un tas de lettres. Il y en avait peut-être 50. Mais des lettres que je connaissais, des lettres de la famille, des lettres qui étaient à moi, des lettres d'amis.

Ouvertes ?

Ouvertes oui. Et la seule qui m'intéressait c'est celle qui était fermée, je ne savais pas ce qu'il y avait dedans.

Et de toute façon qu'est-ce qu'ils auraient pu vous dire ? Ils ne l'ont pas trouvée celle là puisqu'elle était cachée sous la tuile.

Ils avaient fait un double de la lettre, ils me l'ont montrée pour me piéger. Mais moi la mienne je l'avais cachée, alors je savais qu'ils me mentaient lorsqu'ils disaient qu'ils l'avaient prise sur la personne qui faisait passer le courrier en Espagne. Parce que c'était défendu d'écrire en Espagne.

Page 34/43

Comment s'est passé votre libération ? (début septembre 1943)

Ils m'ont amenée dans une maison de l'avenue de la gare. Ils m'ont ouvert les portes et m'ont dit de fiche le camps. Je suis revenue à Prats en autobus.

Page 35/43

Les Allemands avaient réquisitionné l'Hôtel lorsque vous avez été arrêtés ?

Non ils ne l'ont réquisitionné qu'après ma libération de la citadelle de Perpignan.

Page 21/43

Quand ils sont arrivés, ils vous ont chassés ? (début de l'automne 1943)

Ah oui nous avons été chassés en 24 heures et nous sommes allés à la villa un peu plus bas réquisitionnée par la mairie.

L'hôtel ne fonctionnait plus ?

Non.

Vous n'aviez plus d'argent !

Ils nous payaient un loyer et on vivait avec ce que l'on avait, voilà.

Vos activités de résistance, c'était terminé ? Vous ne faisiez plus de réunion ?

Si, oh si, si on continuait.

Où ça ?

A Perpignan, chez les SOUBIELLE.

Page 36/43

Donc vous êtes revenue ici et vous avez recommencé vos activités de résistance. Et pourtant vous aviez été attrapée une fois !

Et bien oui, mais que voulez-vous ça ne nous paraissait pas grave (rire).

Page 21/43

FETY ne venait plus ici ? (arrêté le 23 mai 1943 et déporté)

Non, oh non. Mais des personnes venaient tout de même nous trouver pour passer en Espagne.

A la villa ?

Ils venaient nous trouver à la villa.

Alors que les Allemands étaient juste à côté !

Juste à côté oui.

Et ABONNEL, il venait ?

ABONNEL, oui, il était commissaire, il continuait à faire ses tournées de police.

Et l'homme du Ministère de l'Intérieur, il venait ? Malgré les Allemands ?

Il habitait Prats. Il venait nous voir ou alors on allait le trouver et on discutait, voilà.

Page 18/43

Les Allemands dormaient chez vous ?

Eh oui ils dormaient chez nous, et nous nous logions dans la villa qui est en dessous.

Quelles ont été vos relations avec les Allemands, quand ils ont occupé l'Hôtel ?

Oh des relations tout à fait froides vous savez, on venait faire les chambres et ranger un peu avec ma sœur comme ils nous l'avaient demandé, et puis bonjour-bonsoir, et puis c'était tout.

Et avec vos parents ? Ça se passait comment ?

Mes parents ils ne venaient pas.

En allant à l'Hôtel vous en profitez pour les espionner ?

Oui ! On surveillait, on savait les heures de départ pour les rondes, pour les randonnées dans la montagne. Et alors on prévenait ce monsieur qui venait du Ministère de l'Intérieur. Quand il y avait des relèves qui se faisaient on le lui indiquait, ainsi il savait quand on pouvait faire passer les gens. Quand il n'y avait pas d'Allemands qui patrouillaient avec leurs chiens.

Ils avaient beaucoup de chiens ?

Il y avaient 3 ou 4 chiens loups.

Ils étaient où les chiens loups ?

A l'Hôtel avec eux. Il y a 22 chambres dans cet hôtel.

Et leur bureau ?

Leur bureau était en bas dans la salle de gauche ils l'avaient partagée en deux, avec une séparation en bois, leur bureau était d'un côté et l'autre côté faisait salle d'attente pour les gens du village interrogés.

C'était facile de les espionner ?

Facile..., on savait quand les patrouilles partaient et revenaient. On savait quand la voie était libre.

Mais les des douaniers, ils surveillaient quoi ?

Et bien la frontière dans la montagne. Avec les chiens loups devant ils savaient si quelqu'un passait. Ils ont réussi à en prendre quelques uns.

C'est à dire, beaucoup ?

Non, pas beaucoup, mais enfin ils en ont pris.

Il y a beaucoup de monde qui est passé par ici, par l'hôtel et puis après par votre villa ?

Par la villa non, à la villa ils n'y rentraient pas.

Mais alors s'ils ne rentraient pas à la villa, vous les rencontriez où ceux qui voulaient passer ?

Quelques-uns venaient directement à la villa, ceux qui étaient envoyés par Perpignan. Les autres allaient voir le directeur du camps de prisonniers qui savait où étaient les Allemands et quand les relèves se faisaient.

Page 2/30

Quand les Allemands patrouillaient avec leurs chiens, ils partaient à combien ?

A deux.

C'est tout !

C'est tout. Ils partaient à deux, mais il y avait plusieurs groupes, vous voyez ils étaient cinq ou six groupes de deux, les uns d'un côté et les autres de l'autre côté.

Ils faisaient ça la journée ou bien la nuit ?

Les deux je crois.

Les deux. Ça durait longtemps leur tournée ?

Plusieurs heures.

Page 3/30

Jacques POULIQUEN, votre futur mari, il faisait parti de votre organisation ?

Non, mais enfin il nous suivait.

Bon gré mal gré ?

Non, oh non il n'était pas obligé hein.

Mais comment ça il vous suivait ?

Il suivait le mouvement quoi. Il aidait s'il fallait avec cet officier, celui qui est devenu directeur de terrain d'aviation au Maroc ...

Mais Jacques votre mari, il faisait passer des gens en Espagne ?

Il s'en occupait aussi oui, si s'était nécessaire.

Il faisait le même travail que Pedro et Jean ? (arrêtés le 19 février 1943)

Non, non il les accompagnait un peu, il leur indiquait le chemin, il leur donnait la marche à suivre parce qu'il connaissait bien la montagne.

Page 13/30

Votre mari Jacques, ingénieur aux Eaux et Forêts, ne faisait pas parti de votre réseau mais il vous donnait un coup de main ?

Oui, à l'occasion et il accompagnait souvent un collègue qui transportait des microfilms

Il est arrivé à quelle époque ?

Il est venu en pension ici, et c'est là que je l'ai connu le jour même où l'on m'a arrêtée.

Page 14/30

Il est arrivé le jour de votre arrestation, en juillet 43 ?

En 43 oui.

Vous l'avez revu après août 43 ?

Oui, il est resté ici en pension à l'Hôtel. Après (la réquisition) il a du louer un appartement dans le bourg avec son collègue spécialiste d'aviation.

Donc votre mari vous l'avez revu à l'hôtel ?

Oui, oui, un certain temps.

A un moment donné vous aviez deux maisons à Prats de Mollo, la maison dans le centre du village et le café hôtel ici ?

Oh non.

Vous me disiez hier que vous réceptionnez des gens qui voulaient passer en Espagne et que les valises vous les mettiez chez votre grand-père.

Chez mon grand-père oui. Nous, nous sommes venus nous installer ici définitivement en 29.

Et votre grand-père lui, il est resté dans le village ?

Oui chez lui. Cette maison est encore à un membre de la famille.

C'est lui qui gardait les valises ?

Oui.

C'était dangereux quand même !

Et oui, il était âgé, et puis la tante aussi elle était âgée.

Mais il y avait aussi votre grand-mère ?

Non pas ma grand- mère, ma tante, la sœur de maman.

Ah elle vivait avec votre grand-père.

Elle était veuve et elle vivait avec mon grand-père.

D'accord. Mais ils étaient tous au courant de vos activités dans la Résistance ?

Oui. Et oui bien sûr.

Et ils avaient beaucoup de valises à...

Oh oui, ils avaient des papiers, des documents, des chaussures, enfin une valise quoi. Vous comprenez ils n'emportaient pas grand chose, ceux qui partaient par la montagne. Ils ne pouvaient pas se charger de beaucoup de choses.

Quand ABONNEL est venu vous voir, il vous a mis au courant de ce qu'il voulait faire ?

Oui, c'était peut-être déjà fait, mais il fallait trouver..., il cherchait une liaison. Il voulait trouver deux personnes sérieuses pour essayer d'établir la correspondance avec le Consulat d'Angleterre à Barcelone. Ce qu'ils ont fait d'ailleurs. C'est ce qu'ils ont fait, ils ont réussi. Mais après bien des recherches du Consulat d'Angleterre, pour voir à qui ils avaient à faire.

Mais pourquoi vous dites qu'il cherchait deux personnes ?

Mais parce que en principe dans ces trucs là, ils sont toujours deux. Il fallait qu'ils traversent la montagne, donc il valait mieux qu'ils soient deux.

Ce qu'il cherchait c'était donc une liaison et deux passeurs ? Et votre sœur, elle s'en est beaucoup mêlée de la Résistance ?

Pas tellement, mais enfin elle s'en est mêlée.

C'était quoi son rôle ?

Comme le mien, toutes les deux on s'occupait de la même chose.

Votre père, son rôle exact ?

Mon père, c'était pareil, on parlait tous et on décidait ensemble.

Et votre mère, son rôle ?

Oh ma mère ne s'en mêlait pas..

Ah d'accord, elle restait un peu à l'écart.

Elle voyait que l'on s'en occupait et pensait que cela suffisait. Moi je m'en occupait beaucoup et ça m'intéressait, et mon père voyant cela, m'a laissé la place (rires).

Page 26/30

La première maison du village, c'était la gendarmerie ?

Non il y avait une maison avant la gendarmerie.

Et il y avait juste le garage à côté.

Le garage qui est à côté aussi, oui.

Il n'y avait personne d'autre?

Il n'y avait personne.

Vous vous êtes bien entendu avec le voisin, celui du garage ?

Oui tout le temps, ma fille s'est fâchée depuis pour des brouilles avec le fils. Mais nous on était même très amis.

Mais c'était quoi son rôle au garagiste ?

Pendant la Guerre ?

Oui.

Aucun. Il nous aidait par exemple quand les Allemands nous ont fait partir, ils nous ont aidé à mettre toutes nos provisions, ils nous ont cédé une chambre chez eux pour y mettre tout ce que l'on voulait.

Un débarras.

Oui. Et ils savaient ce que l'on faisait.

Vous leur avez donné des lettres ?

Non, ils ne se sont occupés de rien.
